

# SWISS - NEPALESE JOINT EXPEDITION

# OHMI KANGRI HIMAL 85



organisée par le CLUB ALPIN SUISSE, sect. Neuchâteloise avec le concours de la Fondation Louis et Marcel Kurz patronnée par la Fondation Suisse pour Explorations Alpines

Rédaction: Jean-Daniel Pauchard, François Vuillème, Alain Vaucher, André Rieder, Ruedi Meier,

Préface: A.-L. Grobéty Dessins: J.-M. Elzingre

Adresse: Ruedi Meier, Racherelles 18,

CH-2012 Auvernier.

Couverture: Versant oriental de l'Ohmi Kangri; échappée sur les hauts plateaux du Tibet.

| Contenu              | Page |
|----------------------|------|
| Préface              | 2    |
| Avant-propos         | 4    |
| Le mot du président  | 5    |
| Petit historique     | 6    |
| La topographie       | 7    |
| Carte de la région   | 8/9  |
| La marche d'approche | 10   |
| L'ascension          | 22   |
| La tempête           | 27   |
| Yangma               | 34   |
| L'alimentation       | 45   |
| La médecine          | 46   |
| Les finances         | 47   |
| Bibliographie        | 48   |
| Remerciements        | 48   |

### **Préface**

#### L'Ohmi Kangri là-haut!

Pourquoi faut-il que ma zone de plénitude se situe bien en-dessous de l'Ohmi Kangri? Pour moi, c'est un peu plus haut que la limite des mélèzes, là où le végétal se ramasse sur lui-même, gagne en intensité de couleurs et d'odeurs ce qu'il perd en élancement; concentration des éléments à laquelle répond une concentration de l'esprit et une dilatation des membres, malgré le souffle qui, lui, souvent s'apesantit...

Et voilà, c'est toujours à cette hauteur que je me suis arrêtée, aux limites de la glace tenace; n'ai jamais vraiment quitté la force versatile du végétal pour passer dans le monde minéral. Alors, je me suis irrémédiablement fermée la possibilité de saluer un jour de près — fouettée par l'émotion, comme le Capitaine Haddock apercevant le yéti — l'Ihma Kingro la-hi, l'Ohmo Kongra li-ha, enfin l'Ohmi Kangri là-haut!...

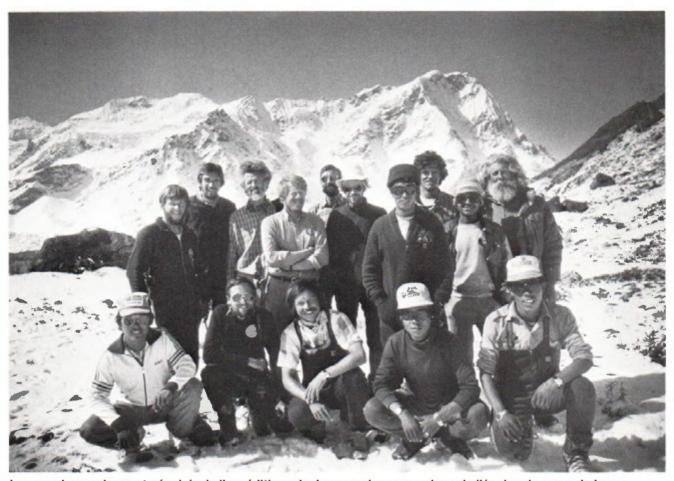
Pourtant... A moi aussi me vient parfois cette envie de saluer plus haut et plus loin! Je sens cette aspiration vers le haut comme tant d'autres condamnés à la force de gravitation que nous sommes; nous dont le regard ne cesse de se heurter de village en village, de maison en maison, ne rêvons-nous pas de redécouvrir enfin un espace

recréé, une géométrie nouvelle, un vrai silence peut-être quand les pas se taisent. Est-ce le vide, l'absence qui nous tourmente alors ou — tout au contraire — est-ce une étape de repeuplement, de redimensionnement de soi?

Pour le savoir, il faut écouter ceux qui reviennent, qui ont vu et entendu, qui ont gagné quelque chose de neuf à l'intérieur et à l'extérieur et qui nous en redistribuent quelques parcelles. Sifflements incessants des conducteurs de vaks, bruissement des mots du bonjour et du thé, une neige qui lave chaque matin plus blanc et se renfonce dans la terre sous le gong du soleil, une arête cambrée de lumière, le sable d'un vieux lac qui repose le corps, la vibration de la tempête contre les toiles des tentes... Et, au milieu de l'effort, de cette formidable démesure des choses, les gestes simples des repas et du sommeil; comme si c'était, tout à coup, l'homme qui devenait plante, la goutte de végétal qui se ramasse accrochée au sol par de minuscules racines, qui concentre sur lui les couleurs du monde, de la vie: tentes de nvlon rose ou vert, vestes rouges, sacs bleus, moins bleus que le ciel... Au fur et à mesure que ces couleurs deviennent plus solitaires, plus nécessaires, il y a aussi cette pression intérieure de plus en plus forte, cette implosion de soi, cette émotion parfois si violente qu'on ne peut — à ce qu'il paraît — s'y abandonner vraiment... La communion avec l'immense, l'essentiel, avec l'Ohmi Kangri là-haut, se fait en sourdine.

Avec la dissolution du temps làbas et le recul ici, terrible déjà, salut Ohmi Kangri porté en poche intérieure par ceux qui sont revenus!

Anne-Lise Grobéty



Les membres suisses et népalais de l'expédition, ainsi que quelques membres de l'équipe du camp de base:

Debout de gauche à droite: Nicolas Wyrsch, 1960: matériel; Michel Abplanalp, 1960: comptabilité; André Rieder, 1933: secrétariat; Hans Diethelm, 1951: gérance matériel; Ruedi Meier, 1941: chef de l'expédition, relations suisses; François Vuillème, 1953: dentiste; Ang Chering: cuisinier; Terenzio Rossetti, 1959: matériel et topographie; Tam Bahadur: aide-cuisine: Daniel Chevallier dit «Yéti», 1939: chef adjoint, relations Népal.

Accroupis, de gauche à droite: Sangya Dorje: sirdar (chef sherpa) et grimpeur; Alain Vaucher, 1950: nourriture haute altitude; Jean-Daniel Pauchard, 1951: médecin; Ang Nima et Dawa Nuru: grimpeurs népalais.

La formule de la «joint expedition», imposée par le gouvernement népalais pour ce genre d'objectif, signifie la présence de trois citoyens népalais au moins parmi les grimpeurs. Par contre, nous avons renoncé aux services de porteurs de haute altitude.

### **Avant-propos**

«Il n'y a pas de montagne inaccessible! Toutes seront vaincues un jour ou l'autre. Ce n'est qu'une question de temps. Plus ce sera long, plus la lutte sera intéressante».

Ecrites par quelqu'un d'autre que Marcel Kurz, ces affirmations auraient fait sourire plus d'un alpiniste en 1933. Mais lui savait de quoi il parlait; à l'âge de 20 ans, il avait exploré la chaîne du Mont-Blanc ce qui lui permit de mettre à jour le guide de la chaîne du Mont-Blanc, rédigé auparavant par son père Louis Kurz. Une dizaine d'années plus tard, il réussit la première ascension du Trône de Zeus, l'Olympe en Grèce. Peu après, il

accomplit aux antipodes, la performance de la première traversée du Mont Tasmann, 3498 m. Enfin en 1930, il gravit le plus haut sommet atteint jusqu'alors, le Jongsang Peak, culminant à 7459 m.

L'altitude de l'Ohmi Kangri, but de l'expédition neuchâteloise 1985, tout en dépassant la cote des 7000 m est inférieure. Mais qu'importe, ce sommet encore vierge et mal situé sur les cartes topographiques de la région, correspondait parfaitement au but de la Fondation Kurz qui veut encourager l'exploration de l'Himalaya.

L'expédition dirigée par Ruedi Meier a magnifiquement rempli la mission qu'elle s'est fixée. En levant un bout du voile qui cache l'Ohmi Kangri, l'équipe neuchâteloise a ajouté une nouvelle perle à la couronne déjà riche de Marcel Kurz.

La Fondation apprécie à sa juste valeur le succès obtenu sur le plan sportif et la riche moisson d'informations rapportées. Elle remercie tous les membres de l'expédition et est heureuse qu'après avoir foulé le sommet, tous soient rentrés en bonne santé.

Fondation Louis et Marcel Kurz Hermann Milz

# Le mot du président

On peut s'interroger sur les raisons qui ont poussé la Section neuchâteloise du Club Alpin Suisse à organiser des expéditions lointaines. Il y a d'abord cette soif de découvrir de nouveaux horizons, motivation qui était déjà celle des précurseurs de l'alpinisme.

J'ai vu le Yeti, mais je ne sais pas pourquoi, je lui ai fait peur ! Flzingre

La section dispose d'une élite de grimpeurs dont les aptitudes sont enrichies par une telle entreprise, entreprise soutenue par la grande majorité des clubistes.

Les participants sont peut-être des privilégiés, cependant ils ont pavé de leur personne. La sélection s'est faite sur la base de leur engagement et de leur activité dans le cadre du club et ils s'obligent à poursuivre cette collaboration afin que l'expérience acquise profite à l'ensemble de nos adhérents. Quant à ceux dont la candidature n'a pu être retenue, ils auront leur chance un jour, même s'il peut paraître présomptueux de déià penser à la prochaine expédition. Si nous avons la chance de bénéficier d'ici quelques années de l'appui de la Fondation Kurz et que l'on trouve des alpinistes prêts à fournir l'effort nécessaire et à consentir aux sacrifices matériels, alors pourquoi pas?

En parcourant cet ouvrage, en admirant ces belles prises de vue, on ne pensera peut-être pas aux longs mois de préparation, aux difficultés multiples qu'il a fallu surmonter.

Tous les participants ont droit à notre gratitude, leur engagement total a conduit au succès; néanmoins nous devons un coup de chapeau au chef de l'expédition et à son adjoint: leur connaissance himalayenne, leur compétence et leur volonté de vaincre ont été déterminantes.

Oscar Huguenin
Président de la
Section neuchâteloise du CAS

# **Petit historique**

En 1930, l'expédition Dyhrenfurth a réalisé le tour du Kangchenjunga. Leur topographe, Marcel Kurz (à qui nous devons la création de la Fondation qui a rendu possible notre entreprise), a établi une carte de cette région au NW du Kangchenjunga. Il l'appelle «Dhankuta Himal»; son point culminant, sur la crête faîtière entre le Népal et le Tibet porte le nom de «Nupchu», 7'018 m.

Une expédition suisse, Sutter/ Wyss-Dunant, a fait une tentative sur cette montagne en 1949. Comme Kurz, ils l'abordent depuis la vallée de Ghunsa, mais en passant par le col du Chabuk sur le versant NE, tibétain. Confrontés à de grandes difficultés, ils abandonnent à 200 m du sommet, sur une arête qu'ils désignent SW. Ce sont probablement des Japonais, en gravissant le Sharphu en 1963, qui ont découvert l'erreur de la cartographie de la région. Il semble qu'ils sont allés jusqu'au Nupchu, 6'690 m, d'où ils ont découvert la montagne convoitée par Sutter/Wyss-Dunant, au-delà de la vallée tributaire de la rivière Tamur. Pour le nom attribué par la carte iaponaise (Mountaineering Maps of the World), Ohmi Kangri, nous avons eu confirmation par des gens de Yangma qui nous ont montré le Nupchu et la direction de l'Ohmi Kangri, invisible depuis la vallée.

Ce n'est donc pas un hasard si c'est une nouvelle expédition japonaise qui en 1982, sous la direction de T. Kaneko, a approché l'Ohmi Kangri. Montés par la vallée de la Tamur, les Japonais ont escaladé l'arête SW, itinéraire très long avec beaucoup d'obstacles. Malgré l'installation d'environ 1'500 m de cordes fixes, ils n'ont pas pu atteindre le sommet principal. Ils en ont évalué l'altitude à 7'400 m. La nôtre était donc la troisième tentative sur cette montagne. Notre succès rapide, nous le devons pour beaucoup aux informations précieuses fournies par T. Kaneko, malgré le handicap de l'écriture japonaise. Ainsi nous avons d'emblée cherché un autre itinéraire, ce qui nous a permis de gagner beaucoup de temps et de réserver nos forces pour le troncon d'arête encore vierge. Le 14 avril 1985, le sommet principal est atteint par la première cordée. Du même coup, les mystères topographiques autour de cette montagne sont levés: il n'y a plus de doute, le «Nupchu» de Marcel Kurz est identique à l'Ohmi Kangri des Japonais, tandis que le vrai Nupchu se situe à 11 km au SSW en étant nettement moins haut.

Pourquoi l'Ohmi Kangri est-il resté aussi longtemps inconnu? Il le doit certainement à sa situation dans une des régions les plus retirées du Népal, entouré de vassaux moins hauts que lui mais qui le cachent entièrement au regard des voyageurs dans les vallées. C'est l'éminent connaisseur de l'Himalaya, Toni Hiebeler de Munich, décédé depuis lors, qui nous a mis sur cette piste.

Mais, entre la naissance de l'idée et sa réalisation, deux années se sont écoulées, bien remplies par la recherche de documentation et sa compilation, la planification, le calcul de budgets, les démarches administratives, les études en détail des listes de matériel et de nourriture. Tous ces travaux de préparation ont été menés à bien avec la collaboration de tous les membres de l'expédition.



# La topographie

Comment se fait-il que les cartes, encore récemment, ne mentionnent pas l'Ohmi Kangri; comment est-il possible que l'expédition Sutter/Wyss-Dunant croyait s'attaquer au Nupchu et qu'elle ne s'est pas rendue compte de l'erreur de la cartographie?

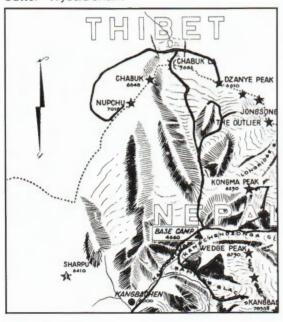
Loin de nous l'idée de vouloir lancer la pierre à qui que ce soit, car nous, même en tant qu'amateurs, avions un moyen à disposition dont Marcel Kurz a seulement rêvé: les photos du satellite «Spacelab 1983». Prises à une altitude de 250 km, elles ont une résolution de 30 m, ce qui veut dire qu'un objet de cette dimension est visible. Ainsi, la moraine médiane de notre glacier qui a à peu près cette largeur, était un point de repère important pour nous.

Nous avons donc pu établir une carte avec des courbes de niveau. cela même avant notre départ. Malheureusement (ou heureusement?), un léger nuage sur la zone sommitale de l'Ohmi Kangri a prolongé le suspens et nous a obligés d'aller voir sur place... Effectivement, il nous a fallu gravir une crête culminant à quelque 6'000 m et située exactement en face de notre montagne, pour fournir la preuve que le sommet NW est plus haut que le sommet central atteint par les Japonais. Et pour chiffrer cette différence, il a fallu y aller avec nos altimètres!

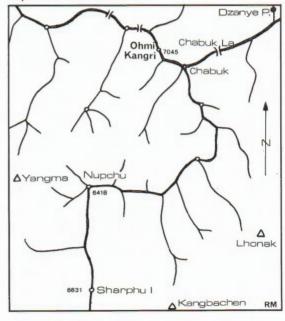
Tel un puzzle, nous avons ainsi pu compléter les informations laissées par nos prédécesseurs, par nos observations récoltées au fur et à mesure de notre progression vers le sommet et quelques excursions d'observation dans les alentours. Le résultat en est consigné dans la carte sur les pages suivantes.

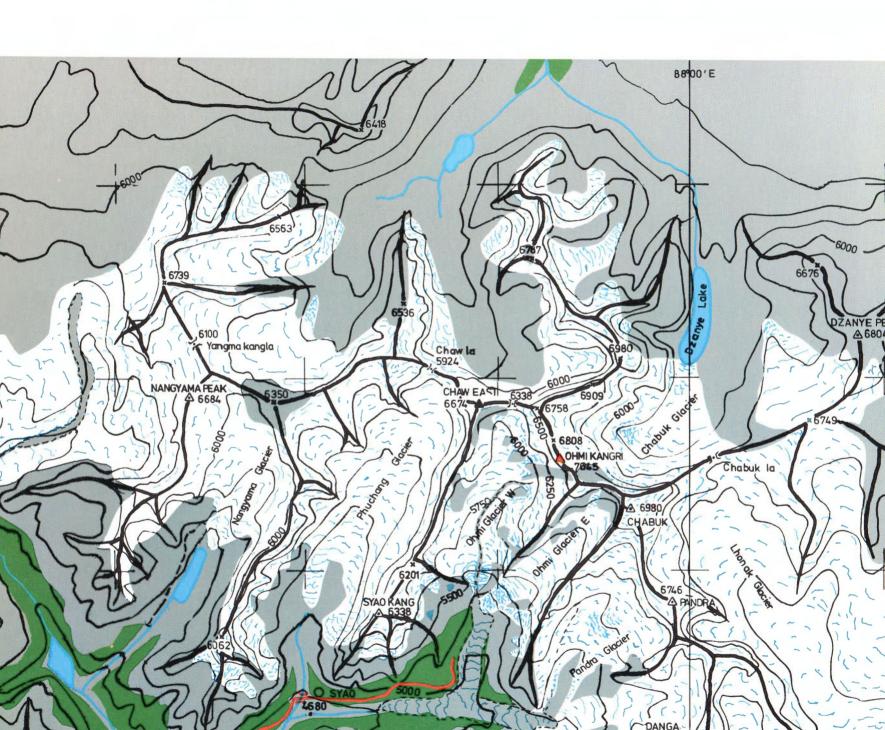
Une étude attentive des documents de 1949 révèle que, dans la région de l'Ohmi Kangri («Nupchu»), les rapporteurs étaient victimes d'une erreur de direction de 90°: leur arête SW est en réalité orientée NW. La confrontation des cartes de l'époque et d'aujourd'hui est riche en enseignements.

1949 Sutter - Wyss/Dunant



1985 Expédition neuchâteloise







# JANAK HIMAL

A LA BASE DE CETTE CARTE :

LES PHOTOS DE LA MISSION SPACELAB EN 1983,

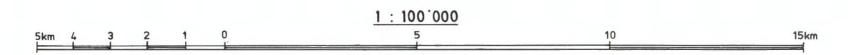
PRISES A UNE ALTITUDE DE 250 KM., TRANSFORMEES

PAR PHOTOGRAMMETRIE A L'ECOLE POLYTECHNIQUE

FEDERALE DE ZURICH, INSTITUT DE GEODESIE ET

PHOTOGRAMMETRIE

- ALTITUDES EN METRES
- -EQUIDISTANCE DES COURBES DE NIVEAU : 250 m.
- -PATURAGE, CULTURE
- -GLACIER, NEVE
  - -ROCHER, MORAINE



# La marche d'approche



### De Kathmandu à Hile

Trois jours seulement après notre arrivée à Kathmandu, nous chargeons tout notre matériel dans un grand bus et partons avec les sept sherpas et l'officier de liaison. Sur de bonnes routes, nous franchissons d'abord un col puis descendons au fond d'une longue vallée que nous suivons pour déboucher sur le Terai. Nous regrettons de ne pas pouvoir nous arrêter pour admirer les paysages magnifiques qui sont entièrement nouveaux pour la plupart d'entre nous: cultures en terrasses de céréales et de riz, grande rivière, bananiers, maisons typiques.

Le Terai, vaste plaine au sud du Népal n'a pas de frontière naturelle avec la grande plaine de l'Inde. Cette étendue a d'étranges ressemblances avec l'Afrique: il y fait très chaud, les indigènes ont une peau très noire, les femmes portent d'élégants saris: sur la route bien encombrée nous croisons d'antiques chars à bœufs. Nous arrivons de nuit à Dharan Bazar et le chauffeur nous trouve un dortoir très particulier: faible éclairage, moustiquaire au-dessus de chaque lit et, au plafond, une grande hélice bruvante qui brasse un air étouffant et nous empêche de dormir!

Le matin, nous reprenons notre bus, quittons la plaine et, après un parcours pentu et sinueux dans une région montagneuse, arrivons à Dhankuta, important village perché sur une colline. Puis jusqu'à Hile, la route est en construction et nous sommes bien secoués.

### Hile

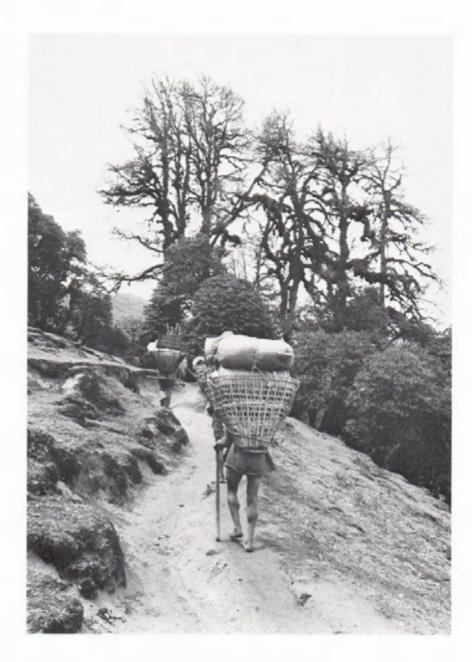
Nous sommes heureux d'arriver en début d'après-midi dans ce petit village posé sur la crête à 1900 m d'altitude. D'un côté comme de l'autre, nous découvrons un paysage magnifique: vastes collines et vallées cultivées en terrasses. Notre premier contact est très original puisque nous débarquons tout notre matériel dans la cour d'un petit monastère! A heures régulières, les moines y récitent leurs prières d'une voix monocorde: le dépaysement est total.

Durant la fin de la journée, nous nous promenons le long de la rue principale où règne une intense activité, typiquement asiatique: marchés, échoppes, commerces de tissus, quincailleries, coiffeurs, tailleurs, cordonniers. Tout le monde vit et travaille dehors, dans la rue. Sitôt la nuit tombée nous remarquons que les Népalais regagnent leurs pénates, tout s'éteint et devient calme. Le soir, dans un restaurant tenu par des Tibétains. nos papilles gustatives découvrent un breuvage succulent: la Tomba, bière tibétaine qui se boit chaude avec un bambou faisant office de paille. L'ambiance est aussi chaude lorsque nos sherpas nous apprennent les chants et les danses de leur région! Enfin couchés, notre sommeil sera perturbé par les aboiements continuels de nombreux chiens miteux. Ce tapage nocturne nous dérangera chaque fois que nous dormirons dans un endroit habité.

Dès le lever du jour, dans la cour du monastère, notre sirdar Sangya a fort à faire pour distribuer les charges aux 110 porteurs. Nous remarquons tout de suite qu'il est très bien organisé et que c'est un excellent meneur d'hommes. Aidé par les sherpas, il s'occupera de tout durant notre périple jusqu'au camp de base: portage, nourriture, camps.

# Les porteurs

Petits et robustes, ils viennent des régions que l'on traverse. Les charges qu'ils portent avec une sangle passée sur le front, varient de 30 à 75 kg, ce qui n'entame en rien leur bonne humeur. Leur habillement très simple se résume à une chemise, une veste, un short ou des pantalons. Certains marchent pieds nus. d'autres ont des sandales ou de vieilles chaussures. Leur bagage personnel est réduit à un minimum: un couteau, une petite casserole, un peu de riz et une couverture pour dormir. Tôt le matin, ils se mettent déjà en marche. sans déjeuner, soit pour profiter de la fraîcheur de l'aube, soit pour se réchauffer après une nuit froide à la belle étoile. Ils avancent à petits pas rapides et s'arrêtent souvent, en posant leur charge sur une canne ou un banc spécialement aménagé le long du chemin. Vers 9 heures, ils s'arrêtent près d'un point d'eau et par petits groupes, font du feu et se préparent une bonne portion de riz bien épicé, avec parfois un légume et rarement de la viande. Puis ils continuent leur chemin pour arriver au camp au milieu de l'après-midi. De temps à autre, nous leur faisons grand plaisir en leur offrant une cigarette européenne. Ils cherchent un endroit pour se faire à manger et passer la nuit; ce sera souvent dehors, dans la forêt, parfois dans un abri de fortune.



### Les crêtes et Gufa Pokhari

Les cinq premiers jours de notre marche d'approche, nous évoluons sur une crête arrondie qui monte iusqu'à 3'000 m, puis descend progressivement. Alors que chez nous les rhododendrons sont de petits arbustes, ils atteignent au Népal des dimensions gigantesques (5 à 10 m de haut) et portent de superbes fleurs d'un rouge éclatant. A l'image des rhododendrons, le paysage frappe par son immensité et sa splendeur: des arbres géants. de vastes collines, de grandes vallées et, à l'horizon, l'imposante chaîne himalavenne. Nous avons le privilège de découvrir une nature pratiquement intacte. Les pâturages nous font parfois penser à notre Jura. Le long du chemin bien aménagé et très fréquenté (tout se transporte à dos d'homme), se succèdent de petites maisons où l'on peut s'arrêter pour boire du thé. L'accueil y est très chaleureux, ce qui rend ces haltes fort agréables. Après une marche le long des collines, c'est lors d'une descente que nous découvrons Gufa Pokhari, ioli village situé sur un replat de la crête: ses toits en bambous tressés s'intègrent parfaitement dans le paysage. Au milieu de la rue, un imposant banc de pierre permet aux porteurs de déposer leur charge. La présence, inattendue sur une arête, d'un petit lac confère à ce site un charme particulier. Nous établissons le camp au bord de l'eau et partageons la fin de la journée avec les villageois qui nous invitent dans leurs maisons pour y boire un thé ou une Tomba.



# **Impressions**

(De Gufa Pokhari, village des crêtes près de 3000 m, à Dobham, au bord de la Tamur 650 m, étape de deux iours de marche.)

Je crois que l'on ne peut parler avec une chance d'être vrai que de ce qu'on a vécu, de ce dont on a vécu durant quatre saisons. Cependant, il est heureusement possible de ressentir un instant cueilli dans une atmosphère doucement apprivoisée. Là où les dimensions temporelles vibrent entre l'aube et le crépuscule, se mesurent en mois nécessaires au grain pour mûrir et s'inscrivent dans le silence de la nature!

Le chemin emprunté quitte l'horizon découpé des crêtes pour descendre le flanc de la montagne avec un cortège de contrastes saisissants. La diversité étagée de la végétation et la douce intégration de l'homme, de son activité au sein des divers éléments, caressent le pas, reposent le regard et abandonnent l'esprit au seuil d'une réceptivité jusque là insoupconnée. Descente faisant, la densité des forêts traversées s'accroît, de gros blocs de granit grisâtre se profilent dans l'enchevêtrement des lianes et branchages d'où nous parvient le chant répétitif de l'oiseau invisible. Les grands rhododendrons s'égrènent pour ne laisser que quelques pétales sur le sentier ombragé par une véritable voûte de bambous où l'horizon ainsi dessiné se balance aux feuilles d'un bananier! Est-ce bien dans la chaîne de l'Himalaya que nous pénétrons?

A l'ombre généreuse d'un vara. (gros arbre solitaire jalonnant le chemin) le regard voilé d'une abondante sueur un brin épicée par le dernier thé poivré!, on voit se succéder un nombre infini de petites terrasses cultivées qui sculptent la montagne en lignes de niveau régulières, adoucissant la pente et permettant l'installation clairsemée de petites maisonnettes ravonnantes (toit de chaume. facade blanche, encadrements de fenêtres et balcons en bois noir sculpté, couronne orangée ceinturant la base).

On peut interrompre notre chemin quand on veut, où l'on veut. Il souffle maintenant une légère brise; les terrasses, verdies de jeunes pousses d'orge, ondulent. Contre le mur d'une maison, je reconnais des sacs de montagne et, dans cette allégresse paisible dont ont parlé tant de voyageurs, je rencontre devant la demeure, assis sur un petit muret: André, Michel, Hans et Nicolas. Ils boivent dans de larges coupes et regardent devant eux une fillette qui joue avec son petit

frère; elle lui parle, le berce, lui sourit. Doucement, me sentant plutôt nouveau et maladroit, ie tente de me glisser dans cette atmosphère que finalement rien ne peut déranger. Un chien, endormi à côté du muret, déplace son sommeil avec l'ombre de ce dernier. Tout naturellement, je recois une coupe généreusement remplie de Tschang (alcool de riz) que vient m'apporter la maîtresse de maison en descendant un escalier de bois du haut duquel elle m'a vu arriver. Namaste (bonjour), on se regarde. les yeux de chacun brillent et rient: complicité délicieuse. Le père et la mère s'installent par terre sur une étroite natte de ioncs et jouent avec leurs deux enfants.

Nous sommes là, face à face, à portée du toucher et de la parole, les regards se croisent et nos sourires dialoguent, aucun malaise ne se profile.

Le silence vivant d'où s'envole cet instant gardera présent le souvenir de l'enfant que nous sommes heureusement tous redevenus.



### Dobham

En arrivant à Dobham, le contraste est immense: nous passons rapidement des crêtes dégagées au fond d'une grande et profonde vallée qui nous oppresse, du murmure de petits ruisseaux au tumulte d'une imposante rivière, d'une agréable fraîcheur à la chaleur accablante. La végétation est aussi différente, tout comme les huttes en bambous, et nous avons l'impression d'avoir changé de continent. Les nombreux étalages bien assortis nous montrent que c'est un lieu de passage et de commerce important. Nous profitons de prendre un bain fort rafraîchissant et avons de la peine à nous imaginer que nous allons bientôt affronter des températures hivernales.



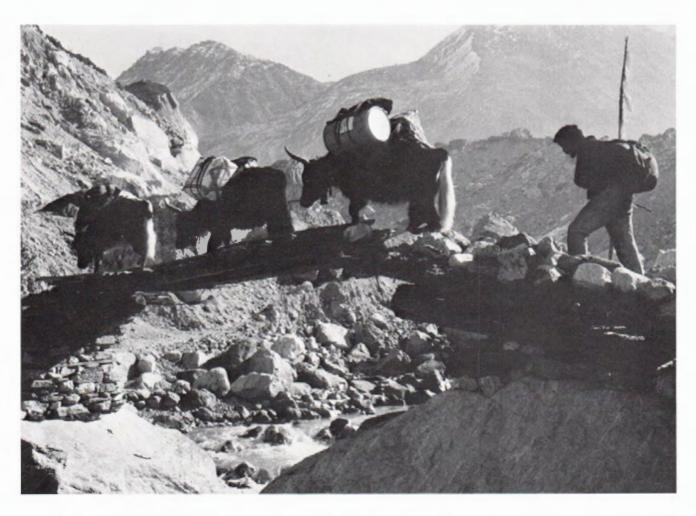


# La Tamur et les ponts

Au fond de la grande vallée que nous allons remonter jusqu'au camp de base, coule la Tamur. Le bruit assourdissant de cette imposante rivière nous accompagnera pendant cing jours. Nous sommes frappés par la profondeur de son lit et pouvons nous imaginer l'importance des crues en période de mousson. Dans les endroits escarpés, où elle forme des gorges sauvages, nous passons soit audessus des parois rocheuses, soit directement dans son lit jonché de gros troncs. A l'image des montagnes, des vallées, de la végétation en général, ses dimensions nous impressionnent.

De nombreux ponts nous permettent de traverser ses affluents ou de changer de rive. Leur construction simple et ingénieuse reflète l'habilité et l'intelligence des artisans népalais. Près de Dobham, tout en bambous, ils forment d'audacieuses arches élancées par-dessus les flots de la Tamur. Les extrémités sont astucieusement fixées et tendues par de grosses pierres. Pour traverser, nous avons deux bambous sous les pieds et un dans chaque main

pour tenir en équilibre, L'ouvrage balance au rythme de nos pas et il suffit de regarder l'eau qui coule pour être pris d'un vertige fort désagréable. Plus en amont, nous découvrons des ponts en bois, dont l'assemblage des poutres, sans un clou, est magnifique. Ces deux types d'ouvrages indigènes sont remplacés progressivement par le longues passerelles suspendues de conception moderne.



# Chini-Yangma (4300 m) au fil de la Yangma Khola

La journée commence par l'une de ces aubes qui ressemblent au matin du monde. Une fine brume vaporeuse enveloppe les roches et la terre d'une écharpe de douceur, alors que dans les tourments rocheux de son lit, en contre-bas, la Yangma Khola (rivière de Yangma) résonne d'une nuit mouvementée. Le ciel joue déjà la transparence d'un bleu tendre tournant à l'azur et l'air s'imprègne d'une luminosité si singulière que l'on imagine porter nos mains aux proches horizons dévoilés.

Quelques maisonnettes de bois, légères, flanquées sur les roches encore vibrantes de la sauvage rivière, ont abrité les porteurs durant la nuit. Mais ce groupe de frêles demeures connaît, au rythme des saisons, une destinée plus précise. «Chini» est un lieu d'échange des produits de la terre mûris dans divers villages d'altitude ou de fonds de vallées qui se situent respectivement à quelque

deux jours de marche. Ici se troquent pommes de terre des hautes vallées contre riz et maïs et, bien sûr, histoires et nouvelles de part et d'autre.

L'endroit, un peu déserté en ce début de printemps; et ma tête perdue dans l'imaginaire, je tente de réinventer ces places vivantes, au début du XIXº siècle, à un croisement de vallées alpines! Mais déià, dans l'ombre encore fraîche des bords abrupts de la Yangma Khola, la caravane progresse sous d'énormes sabliers du temps, sculptés par l'érosion. La végétation se rassemble une dernière fois à près de 4000 m d'altitude en une forêt de sapins et de rhododendrons géants dont les fleurs encore retenues en boutons se refusent à la rosée givrée printanière. Des guirlandes de lichen vont jusqu'à terre rencontrer un tapis de mousses et de racines apparentes. Petit à petit, sur le chemin, le pied hésite entre les

cailloux, le chant des oiseaux s'éloigne, emporté par un petit air vif que plus rien ne retient. Telle une mue, le monde végétal se dépose sur le flanc de la montagne. Arrêté à un petit col, je vois en contre-bas une vaste plaine de sable qui brille aux atmosphères crépusculaires d'une lumière cristalline. Le monde minéral est là, il bride mes veux qui tentent de filtrer le jeu de ses paillettes. Déposée comme pour écarter la vallée. la plaine aère les montagnes, s'étire, respire à la fraîcheur du vent du nord, du vent tibétain.

On parle dans le langage courant de «flash» lorsque certaines impressions demandent à être instantanément traduites. C'est ici un «flash» permanent qui fige la description dans une béatitude exclamative.





# Marche d'approche; ambiance

Imaginez, car vous ne pouvez pas vous souvenir, c'est différent; très différent d'une longue balade de plusieurs jours dans les Alpes. Pourtant ce sont quand même des jours qui se suivent et durant lesquels on marche. Marcher: aller à pied, là-bas, vers le nord, vers le Tibet, vers cet horizon un peu magique que l'on pourra réinventer tous les jours, c'est s'en aller doucement sans trop savoir exactement où! Des croisements, il n'en paraîtra pas et le but quotidien, symbolisé par notre campement, saura toujours se situer dans le plus beau des sites rencontrés.

Nous partons le matin, par un stress inexistant! avec, et il n'est point trop de le répéter, une notion de l'unité de temps nuancée entre l'aube et le crépuscule. La journée débute au gré de notre état d'âme; nous nous en allons en petit groupe, à deux, tout seul, tout de suite ou bien plus tard, peu importe car il n'existe qu'un seul chemin et, pour autant que l'on se souvienne de notre provenance d'hier, on prendra la bonne direction ce matin. Si un doute pouvait encore subsister quant à notre orientation, il se dissipe dès les premiers ravons de soleil qui réchauffent déjà quelques clairières où les porteurs font halte.

Namaste (bonjour), tic-tsa ? (ca va?). Tic-tsa répondent-ils en hochant la tête de côté avec un grand sourire, occupés à se préparer un repas, à boire du thé ou encore à jouer aux cartes. Le chemin est fréquenté; les gens des divers villages vont et viennent, tous profilés par d'importantes charges. Et l'on continue de vagabonder au rythme de nos sensations, en s'arrêtant à l'ombre d'un rhododendron ou d'un toit de chaume, toujours sans avoir le moindre regard en coin sur une montre qui aura tôt fait de rejoindre le fond du sac. Il fait encore jour lorsque les tentes se profilent à la fin de l'étape!

Deux à trois jours seront nécessaires pour un peu percevoir ce doux bien-être, évoluer paisiblement, sans excitation, dans une atmosphère harmonieuse jamais trahie par un quelconque signe de notre époque moderne. Ce, dans un calme constamment présent et en s'éloignant chaque jour un peu plus de la dernière route, du dernier moteur, lampe électrique, publicité ou autre agression...

Bienvenue au camp de base, à quinze jours de marche de l'autre monde. La sérénité du soir permet, à ces altitudes, pour peu que l'on tende la main, de décrocher des étoiles les yeux fermés!





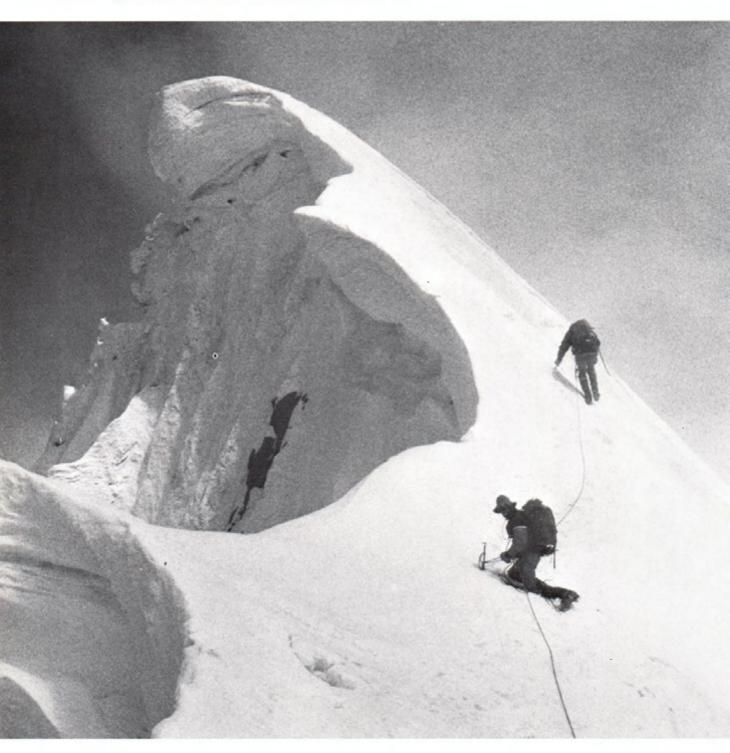
# De Yangma au camp de base

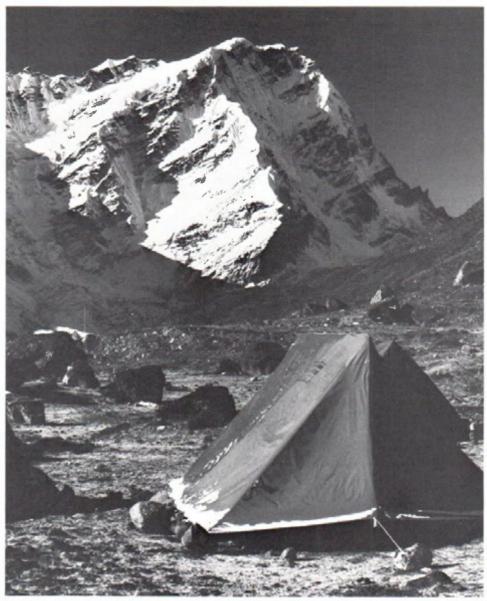
A Yangma, dernier village habité, les porteurs nous quittent et sont remplacés par une trentaine de yacks, magnifiques bêtes auxquelles une épaisse toison et l'impressionnante carrure confèrent une ressemblance avec les bisons. Très farouches, ils ne se laissent approcher que par leurs maîtres qui doivent agir avec calme et patience, surtout pour les charger. Nous suivons le troupeau dans les

sonnailles au timbre particulier et montons jusqu'à l'alpage de Syao: quelques maisonnettes très simples et des murs aux pierres bien assemblées. Là, en face du Nupchu, nous installons le dernier camp de notre marche d'approche. Le lendemain, une heure avant d'arriver au camp de base, au détour d'une arête, nous découvrons enfin l'Ohmi Kangri. Notre émotion est grande devant cette

vision qui hante depuis deux ans nos rêves et notre imagination. Nous reconnaissons l'arête des Japonais, nous demandons comment franchir ou éviter la première barre de séracs et esquissons déjà des itinéraires probables. Nous sommes heureux et les conversations vont bon train: l'Ohmi Kangri est enfin devenu une réalité!

# L'ascension





# Camp de base 5130 m

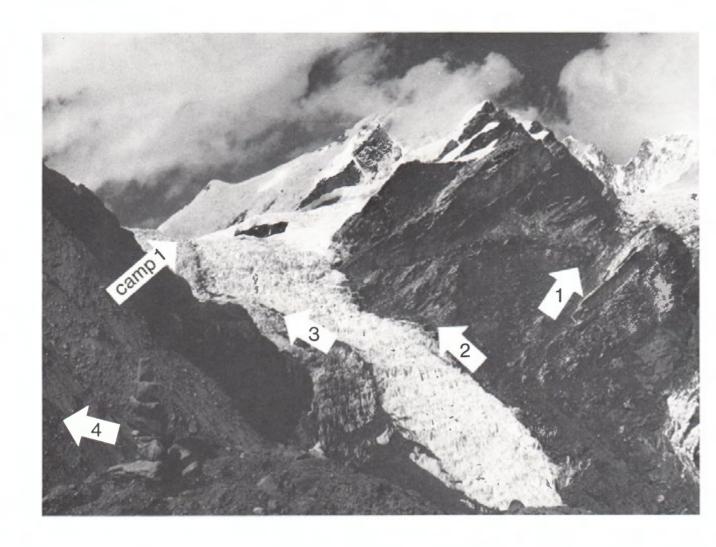
Le Nupchu vu du camp de base

Le camp de base est le centre de toutes nos activités.

Le cuisinier Ang Chering nous mijote les plats que nous apprécions après un séjour en altitude.

La tente principale résonne des discussions animées ou des conversations radio et, dans la nuit, des fantastiques résultats des jeux de cartes.

L'inactivité ne dure pas longtemps car les observations aux jumelles et les commentaires de ceux qui reviennent au camp nous donnent l'envie de repartir vers l'action en altitude.



# Premiers contacts avec l'Ohmi Kangri

La grandeur du massif nous laisse perplexe et aiguise notre curiosité. Quatre équipes se forment pour chercher le chemin du camp 1.

- 1. Exploration de l'itinéraire japonais.
- 2. Tentative sur la rive gauche très délitée du glacier.
- 3. Essai par la moraine centrale entrecoupée de ressauts de glace.
- Une ancienne vallée glaciaire nous permet d'éviter la chute cahotique du glacier et d'atteindre le camp 1 par le col que nous appellerons «Sosso-La».

(Sosso = salut traditionnel tibétain lorsqu'on franchit un col. La = col).



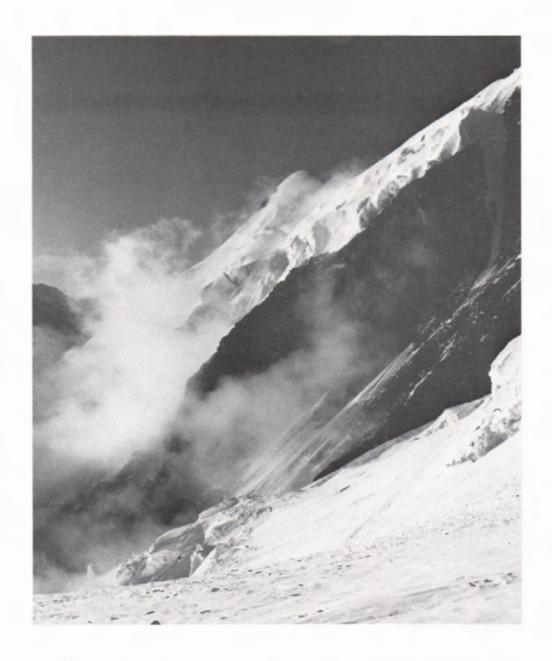
projet par l'arête NW

# Camp 1 - 5700 m

Le camp 1, confortablement installé sur le glacier, sera notre tremplin vers la haute altitude.

C'est aussi le lieu d'une décision importante: l'abandon de l'itinéraire par l'arête NW, trop dangereux, pour celui des arêtes SW puis SE.

Pourtant tout paraissait si facile depuis le camp de base, car notre enthousiasme n'avait pas encore été tempéré par la dimension himalayenne!



# Du camp 1 au camp 2

Une longue étape qui remonte un glacier toujours plus raide: à chaque fois il faut refaire la trace dans la neige fraîche tombée l'après-midi, tout en suivant les balises de bambou.

La monotonie du trajet submerge parfois la motivation des himalayistesporteurs; le moral en prend un coup et il suffit de peu pour détruire l'équilibre d'une expédition.

En haut à gauche le Chaw East

# Camp 2 — 6450 m

Le camp 2 est l'œuvre de nos sherpas accompagnés de Nicolas. Avec eux la cote des 6000 mètres est franchie à la manière des sherpas: une trace en ligne droite en pleine pente avec des marches que les Européens n'arrivent pas à enjamber.

# La tempête, vécue au camp 2...

10 avril. Fait rare: déjà au lever, le ciel était couvert; et pendant notre montée au camp 2 — pénible comme toujours — nous avions quelques difficultés à trouver le chemin, la trace étant effacée par la neige soufflée et les balises englouties par des nappes de brouillard. La neige dans la pente très raide sous le plateau me semblait encore plus instable que d'habitude.

Le soir, toute l'équipe est déployée sur la montagne. Au camp 3, installé aujourd'hui même à son emplacement définitif, s'entassent Terenzio, Yéti et Michel dans une tente, les trois sherpas dans l'autre. Hans, François, Nicolas et moi avons rejoint Jean-Daniel au camp 2, tandis que le camp 1 abrite André et Alain. Aujourd'hui, le spectacle du coucher de soleil n'a pas lieu, à sa place la tempête se fait toujours plus violente. Ainsi, chacun disparaît vite dans une tente.

Lors de la préparation du dernier thé, nous sommes contraints de tenir le réchaud dans les mains, car, suspendu à la tente, il danserait beaucoup trop. Et pourtant, notre tente est la moins exposée du camp 2... et le camp 3, juché sur son arête de neige étroite? — Pour liquider nos petits besoins nous n'irons pas très loin ce soir!

Je suis réellement fatigué, mais impossible de trouver le sommeil. Sans cesse, mais aussi sans succès, je cherche la meilleure position. A peine assoupi, je me réveille dans un état d'angoisse, j'ai de la peine à contrôler ma respiration qui s'emballe. La tente ploie sous les assauts du vent, la toile extérieure vibre dangereusement. Combien de temps résistera-telle? 400 mètres plus haut, six copains sur le tranchant de

# ... et vécue au camp 3

l'arête... Je me souviens des immenses panaches de neige souvent observés depuis le camp de base, juste dans cette zone. A deux mètres de moi Nicolas et Jean-Daniel, depuis combien d'heures n'ai-ie plus rien entendu d'eux? Et Hans qui se trouve seul dans sa tente, au-delà de la crevasse et au bord du petit plateau? Pas éloigné de plus de huit mètres, mais séparé de nous par la tempête déchaînée. François, à mes côtés, bouge beaucoup, souvent il consulte sa montre. Mais nous ne nous parlons pas, chacun est enfermé dans ses soucis et ses préoccupations.

Une idée s'empare de moi, commence à me hanter toujours plus profondément. Le vent qui fouette la tente me fait croire à de fortes chutes de neige. Or, une bonne charge de neige fraîche sur la couche instable de la pente raide... Onze alpinistes bloqués sur l'arête de l'Ohmi Kangri! Comment s'en échapper? Dans ma tête martyrisée par l'altitude, le vacarme de la tempête, la fatique, l'idée devient certitude: sitôt le jour levé, il nous faut évacuer la montagne avant que ce ne soit trop tard! J'examine moult tactiques susceptibles de diminuer les risques de l'opération, je les rejette et recommence à zéro. Mais ceux du camp 3, pourront-ils redescendre au long des cordes fixes dans cette tempête?

Je voudrais saisir l'appareil radio, les appeler, entendre leurs avis. Mais c'est inutile, les postes sont débranchés jusqu'à 7 heures demain matin! Et encore, à la dernière conversation du soir, la compréhension était déjà rendue très problématique par le bruit du vent. — Il faut qu'Alain et André montent à notre rencontre avec la pelle à avalanche — Le vent du Tibet hurle. Qu'elle est longue, cette nuit!

Enfin, il commence à faire jour, les bourrasques sont toujours violentes, mais entrecoupées de pauses de plus en plus longues. François est sorti il y a déjà un bout de temps. Intrigué, je fais l'effort de mettre ma tête dehors — et je me frotte les yeux partrois fois: au lieu du brouillard attendu, que du ciel bleu! François est en train de photographier le lever du soleil sur l'Everest et le Kangchenjunga. Le froid est vif, mais la quantité de neige tombée est minime. La fin d'un cauchemar!

Om mani pad meum... Om mani pad meum..., formule sacrée, accompagnée de nombreuses prières a résonné dans la tente des sherpas.

Camp 3, 6810 m, deux tentes sur une plate-forme de neige.

Le froid est vif et le vent du nord souffle quand le soir nous nous installons. Et s'installer n'est pas un vain mot, car une fois dans les sacs de couchage, on voudrait que ce soit pour le temps nécessaire à la chrysalide de naître papillon.

Nous ne serons pas tranquilles longtemps. Un vent tempétueux s'est levé et secoue violemment les tentes. Les toiles claquent, les arceaux plient, la neige crépite, les sifflements sont ininterrompus, les hurlements s'amplifient... Combien de temps nos abris de toile vont-ils tenir sous ces coups de boutoir?

Sangya, Dawa et Nima discutent ferme..., l'inquiétude. Si nous sommes projetés sur le glacier 1000 mètres plus bas, projetés dans le vide, là, à quelques mètres? Isolés, loin de tout. l'imagination galope. Sous notre abri, tous réveillés, personne ne bouge, pas une parole, Tous les sens en éveil, j'écoute; les pensées défilent. La toile va-t-elle résister? Les amarres tiennentelles? Ce petit mur de neige, nous aurions quand même dû le faire plus épais, plus haut. Demain, il faut chercher une crevasse pour s'abriter. Et ce vent, ce vent peut-il encore augmenter? Chaque rafale torture la tente, bouscule la montagne; je flotte. La toile va-t-elle résister? Où sont mes souliers? ma veste? mes gants? Inventaire, s'il faut partir.

Je l'entends depuis loin, elle hurle, s'amplifie, appuie, insiste, encore, cette rafale... déchirement, éclatement... «Oh, Yeti babou... help, help!»

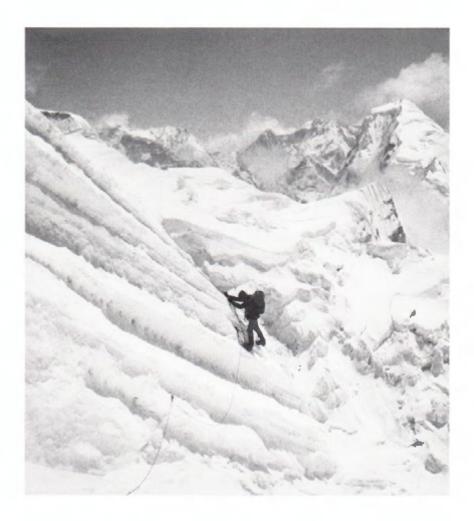
Le double toit de la tente de nos amis claque en lambeaux. Je sors pour les aider à assurer le reste avec une corde de caravane, avec tous les piolets.

Les étoiles brillent, on ne sent pas le froid, le vent bouscule ces hommes noirs qui s'agitent, pesants comme des scaphandriers.

Comme nous sommes seuls, loin des sécurités, loin de la chaleur! Je retrouve mon sac de couchage, le sommeil aux aguets. Les sherpas dans leur abri précaire se sont habillés, ont tout emballé et, complètement équipés, attendent la fin de leur cauchemar assis sur leur sac.

Aux premières lueurs de l'aube, terrifiés, traumatisés par cette nuit dramatique, ils nous apportent leur drapeau népalais. «Nous descendons, pour nous c'est fini. Dieu nous a montré qu'il ne faut pas continuer sur cette montagne...». Malgré notre insistance, leur détermination est définitive. Rapidement, ils quittent ces lieux si maudits pour eux. Pour tout le reste de l'expédition, les sherpas n'ont plus dormi au camp 3.

Pour nous, la journée qui suivit nous permit de monter plus haut, mais la forme n'y était pas, pour atteindre l'objectif final.



# Du camp 2 au camp 3

Les véritables difficultés techniques commencent après le camp 2.

Les pentes de glace poreuse, les passages mêlés de rochers et les impressionnantes crevasses-rimayes se succèdent.

Tout le matériel pour ancrer 500 m de cordes fixes est vite employé lors des quelques journées de va-et-vient sur le fil conducteur pour gagner à chaque fois quelques centaines de mètres vers le camp 3.



A gauche le Sharphu, à droite le Nupchu

# Camp 3 — 6810 m

Le camp 3 est un véritable nid d'aigle où toute l'immensité, la douceur et la violence de l'Himalaya se côtoient.

Le regard vole par-dessus les sommets qui paraissent très hauts vus du camp de base.

C'est aussi le domaine des dieux pour nos sherpas, car dans le signe du vent violent arracheur de toit de tente et malgré la beauté du coucher de soleil, ils ont senti l'interdiction d'approcher le sommet.



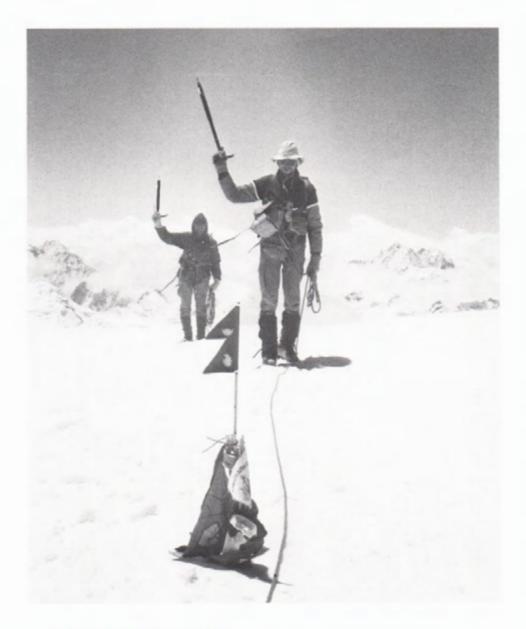
Vue sur le Kangchenjunga (à gauche) et le Jannu (à droite)

### Les tentatives vers le sommet

Les corniches de glace poreuse de l'arête sommitale sont inhabituelles pour nous et nous laissent perplexes.

Mais après deux tentatives qui dissipent nos craintes, le chemin du sommet est ouvert.

Le parcours de l'arête est un jeu d'équilibriste qui nécessite une concentration extrême car aucune érreur n'est permise à cette altitude.



### Le sommet atteint

Les négociations avec l'Ohmi Kangri sont difficiles: le vent et le brouillard s'en mêlent.

Mais dans un magnifique lever de rideau l'Ohmi Kangri nous accepte sur son sommet. «Il est là», comme dirait André.

L'émotion est grande, la joie aussi.

Lentement un vide se crée en nous car le rêve est réalisé.

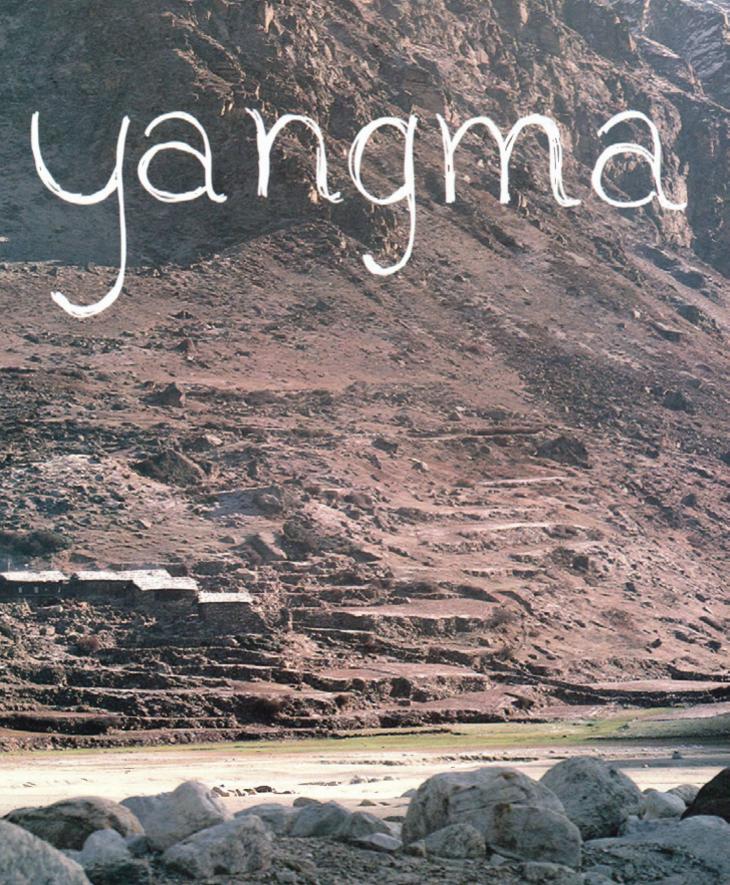
Malgré le brouillard notre regard cherche d'autres contrées, d'autres sommets pour de nouveaux projets.

# Quelques repères chronologiques

- 23.3. Arrivée au camp de base
- Reconnaissance de l'itinéraire pour contourner la chute du glacier.
   Quatre équipes explorent les chemins probables.
- 27.3. Installation du camp 1 sur le glacier à 5700 m, après avoir découvert le passage par le col «Sosso-La».
- 28.3. L'itinéraire de l'arête sud-ouest est choisi: les portages peuvent commencer.
- 30.3. Après plusieurs navettes, le camp 2 est installé à 6450 m, au début des difficultés techniques.
- 10.4. Dix jours plus tard, le camp 3 est installé à 6810 m. Toutes les équipes se sont relayées pour transporter nourriture, médicaments, cordes fixes et tentes. Le sommet paraît proche, mais la tempête et la fatigue due à l'altitude obligent les équipes à redescendre au camp de base.
- 13.4. L'antécime est atteinte par l'équipe Wyrsch/Pauchard. La cordée Rieder/Vaucher, partie du camp de base le 10.4., explore l'arête profitant du temps favorable de l'après-midi.
- 14.4. Malgré le vent froid, la cordée Rieder/Vaucher part de bon matin et atteint le sommet 7045 m lorsque le temps se gâte. La descente est délicate.
- 18.4. L'équipe Rossetti/Wyrsch/Chevalier/Abplanalp, partie le 15.4. du camp de base, atteint le sommet.
- 17.4. Encouragée par les vainqueurs, l'équipe Ang Nima/Dawa Nuru/Vuillème/Diethelm/Meier, part pour le sommet qu'elle atteint le 20.4.
- 29.4. L'expédition quitte le camp de base après avoir récupéré tout le matériel installé le long de l'arête.
- 23.3- Durant les cing semaines du séjour au camp de base, différentes équipes ont visité des points d'observation:
- 29.4 le lac (5475 m) en-dessus du camp, l'arête Chaw-East Syao Kang juste en face de l'Ohmi Kangri (6075 m), la crête séparant le Pandra Glacier de l'Ohmi Kangri E (5810 m), le col entre l'Ohmi Kangri et le Chaw East (6338 m).

(Voir aussi le croquis en fin de brochure).





Yangma...

lci, on est vraiment à l'extrême du Népal. Comme au Tibet, terre extrémiste.

lci, l'homme est trop haut... Déjà au-delà de lui-même... Avec ses ultimes exaltations.

Yangma...

L'homme, ici, ne peut plus se souvenir que du divin... Sinon comment ferait-il pour y vivre?

Yangma...

lci, la vie est réduite à elle-même... A un grand cri solitaire.

Yangma...

En atteignant ces terres, nous étions au centre d'une retraite sacrée... Nous étions à la limite de la beauté. Nous y avons éprouvé la joie amère, l'avarice profonde du voyageur qui a pris dans ses mains l'un des trésors du monde et qui se répète: «Au moins, cela est à moi, cela ne cessera pas d'être à moi. J'aurai possédé un des secrets du monde. Après cela, je peux regarder les étoiles.»

Yangma...

## Découverte d'une civilisation

Depuis notre retour, nous ne cessons de penser à Yangma... Etape obligée à l'aller comme au retour de notre longue marche, nous n'y avons vécu qu'une centaine d'heures. Et pourtant, point n'était besoin d'autant de temps pour être subjugués, conquis. Au premier contact, ce fut le coup de foudre et le reste ne fut plus qu'une passion ardente et curieuse... où même la brouille et les fâcheries ne furent pas absentes...

Je suis adossé à la gompa (sanctuaire bouddhiste) et j'observe droit devant moi. Depuis plusieurs jours, nous remontons le cours de la Yangma Khola. Le village doit être là, à un ou deux kilomètres, sur le socle de la montagne qui ferme la vallée. Le regard se fixe, dans le désert de pierrailles, sur des formes arrangées géométriquement, mais parfaitement intégrées au paysage. C'est bien Yangma, dernier lieu habité avant le camp de base. Le mimétisme est prodigieux.

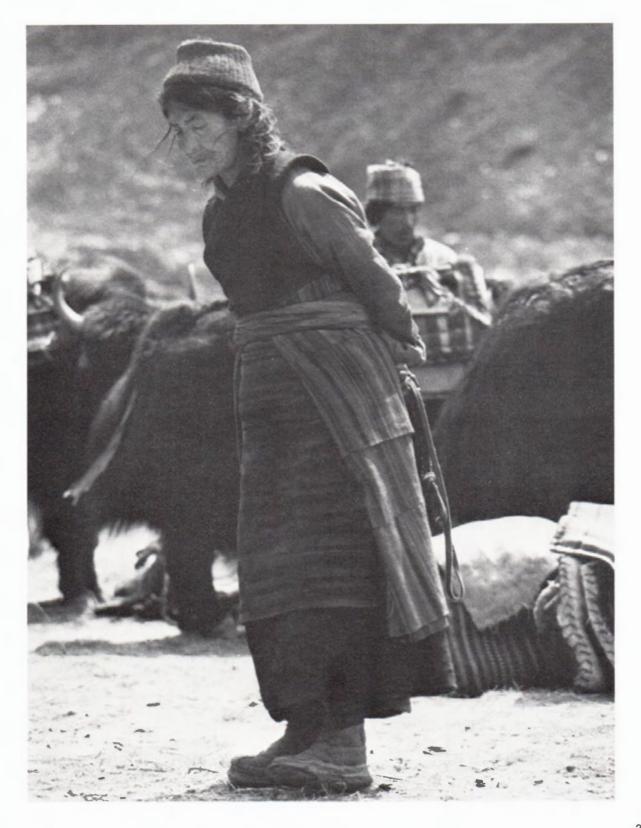
La hâte curieuse bouscule mes pas dans le sentier redevenu escarpé... Une vingtaine de maisons se grimpent les unes sur les autres et le village se mire dans un grand lac de sable et de cailloux qui s'étire vers le sud. Il semble que depuis la berge jusque tout là-haut où s'élancent les bouquets de mâts à prières, on a construit un gigantesque mur de pierres sèches en ouvrant de loin en loin des fenêtres de planches brunes.

On ne distingue âme qui vive. Mais toutes les maisons exhalent une légère fumée, comme les champs après l'orage.

Dans cet amoncellement de cailloux grouille la vie. Nous sommes indubitablement en présence de ce que Marc Gobineau, dans son livre «Le Népal et ses populations», appelle une enclave tibétaine. Toute la bande nord du pays, sur les contreforts méridionaux de la chaîne himalavenne et dans les hautes vallées situées au-delà, est occupée par un ensemble de Bothya. Les Occidentaux emploient ce terme pour les distinquer des Tibétains proprement dits qui vivent au-delà de la frontière chinoise: pour les Népalais. Bothya signifie habitant du Tibet. celui qui s'habille, parle et vit comme les Tibétains, même s'il est sujet du royaume népalais. Les Bothya (dont les Sherpas sont un groupe ethnique habitant le Khumbu) ne représentent en fait qu'à peine 1% de la population du Népal.

Yangma est un village très ancien.

D'après Dawa Lama, un des chefs (le seul à parler un peu l'anglais, il a été notre informateur), sa fondation serait antérieure à celle des villages du Khumbu. Mais les maisons actuelles ne datent que d'une cinquantaine d'années pour la plupart. Yangma est perché à 4330 m d'altitude, à l'endroit où la vallée se divise en deux branches, l'une filant à l'est (ce sera notre chemin pour aller au camp de base), l'autre au nord en direction du Pabuk-La (La = col), rebaptisé par les autochtones Yangma-Kang-La, et du Tibet. Administrativement, Yangma fait partie de la zone Mechi, la plus orientale du Népal, et du district de Taplejung où réside le gouverneur (District Officer) et où siège l'Assemblée des villages.



### Le tas de cailloux vit...

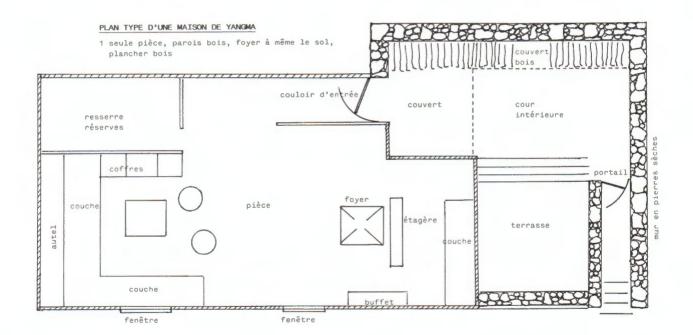
Dans un décor d'une très grande beauté, mais aussi d'une austérité frigorifiante, 21 familles, représentant au total une population de 225 personnes, nous accueillent avec une vivacité et une joie non dissimulée. Les enfants et les femmes surtout. - à notre grande surprise, - nous entourent derechef et sans aucune gêne regardent. touchent, commentent, Les doiats sont partout comme si chacun. chacune, en avait des dizaines... sur les appareils de photo, sur les montres, les sacs, les vêtements, dans les poches...

Au centre du village, les Européens s'organisent en carré pour mieux résister aux assauts de la curiosité. Mais, finalement, qui est plus curieux de découvrir l'autre? ...

Nous avions déjà appris en bas, dans les collines, que la vie privée au Népal n'existe pas. Cet aspect de la vie sociale n'a pas manqué de nous frapper. On peut entrer dans chaque maison (sauf après la tombée de la nuit) et s'accroupir au coin du feu qui est pratiquement inextinguible! Personne ne va s'étonner et vous traiter d'intrus. En retour. — et cela sera plus difficile pour nous autres fichus individualistes -. il faut accepter les quatre visages penchés sur la feuille de papier lorsqu'on écrit à sa femme ou l'examen systématique de la tente si elle est restée ouverte!...

La population de Yangma se répartit en trois parts à peu près égales entre les hommes, les femmes et les enfants. Les familles comptent de trois à douze membres, dont deux à huit enfants.

L'âge moyen est difficile à déterminer. Il devrait être de 37 ans selon un témoignage. Mais la plupart des gens ne savent pas compter...



Les maisons de Yangma n'ont pas de toit plat. Il est en planches lestées de grosses pierres. Une seule pièce avec l'indispensable foyer. La fumée s'échappe par un trou au plafond. Au-dessous, l'étable. Au-dessus, le fourrage.



Tisserande au travail

## Du mariage... et du divorce

L'habitant de Yangma qui veut prendre femme chausse ses baskets chinoises et se rend au Khumbu... ou à Darjeeling... plutôt qu'au Tibet, car les femmes y sont trop sales (Dawa Lama dixit!)... On se marie, pour les deux sexes, entre 18 et 30 ans. La durée de la fête est bien évidemment fonction de la fortune des deux familles. Je me suis beaucoup interrogé sur l'amour à la tibétaine, désireux que j'étais de le comparer avec nos propres mœurs occidentales! Un climat aussi hostile et rude ne peut-il, ne doit-il pas rendre les gens spartiates? J'ai appris qu'aimer et être aimé d'une femme étrangère est tout à fait possible, mais qu'une union est exclue. Le divorce existe. Eh oui! Comme le mariage n'est pas sanctionné par un acte juridique, en cas de mésentente et si les deux parties sont d'accord, on se sépare. La coutume veut que les filles suivent la mère, les garçons le père.

Que pensent nos censeurs du droit matrimonial de ces mœurs étonnamment «progressistes» pour des populations qui vivent dans une économie moyenâgeuse?... Les Bothya acceptent les deux formes de polygamie. Comme toutes les populations du Népal, ils admettent qu'un homme ait plusieurs épouses simultanément (la polygamie était permise par la loi jusqu'en 1963, elle est encore pratiquée dans les faits). Ils se distin-

guent des autres Népalais par la pratique de la polyandrie qui permet à une seule épouse d'avoir plusieurs maris simultanément. Les ethnosociologues s'accordent à dire que la polvandrie est un excellent régulateur des naissances. indispensable en fait dans des régions où l'équilibre démographique est une condition de survie. D'autre part, la polyandrie permet d'éviter le partage des terres. Nous avons pu constater, de plus, qu'un mari peut rester à la maison quand le ou les autres sont avec le bétail ou en expédition commerciale.

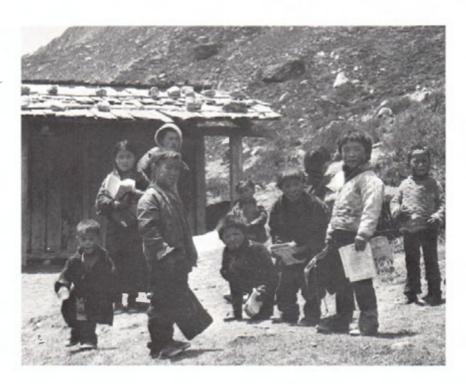
## De la mort...

Pourquoi chercher femme si loin, au Tibet, au Khumbu, dans les communautés tibétaines de Darjeeling? Parce que les gens de Yangma respectent l'exogamie qui est la règle selon laquelle une personne doit obligatoirement chercher un conjoint ou un partenaire sexuel en dehors d'une certaine unité sociale à laquelle elle appartient.

(d'après M. Gobineau, Le Népal)

Durant notre bref séjour, nous n'avons été confrontés ni avec une naissance, ni avec la mort. En 10 ans, il y a eu 48 décès à Yangma. La tuberculose en est la principale cause chez les adultes. La « grande faucheuse» sévit également parmi les enfants en bas âge, mais cette mortalité infantile n'est pas propre à Yangma. Madame le Consul de Suisse à Kathmandu nous a révélé qu'au Népal les enfants ne sont pas recensés avant l'âge de deux ans. Cela n'en vaut pas la peine... Il est curieux de constater la diversité des mœurs et des coutumes au Népal. J'en ai eu une fois de plus la preuve à Yangma. Les habitants étant bouddhistes, je m'attendais à ce que les morts soient inhumés. Erreur. Les corps sont emportés en dehors du village et incinérés. Comme chez les Hindous, les cendres sont ensuite confiées aux flots de la Yangma Khola, future Tamur. C'est un Lama qui conduit l'âme du mort vers sa prochaine réincarnation. (Cette pratique est la même que chez les Sherpas). La mort est assez peu socialisée: seule la famille est concernée et non le village tout entier.





La présence des enfants à l'école est aléatoire car elle est fonction des travaux à exécuter aux champs ou aux pâturages... Les jeunes de Yangma n'ont pas accès aux études supérieures: les parents sont trop pauvres.

# Chini-Syao-Yangma la trilogie ou la «patate de Yangma»

Camp monté dans un hameau abandonné par ses habitants. Site d'hiver pour les gens de Yangma selon l'officier de liaison. 2850 m d'altitude. Il gèle pendant la nuit. Nom du bled: «Chini ou Tschine».

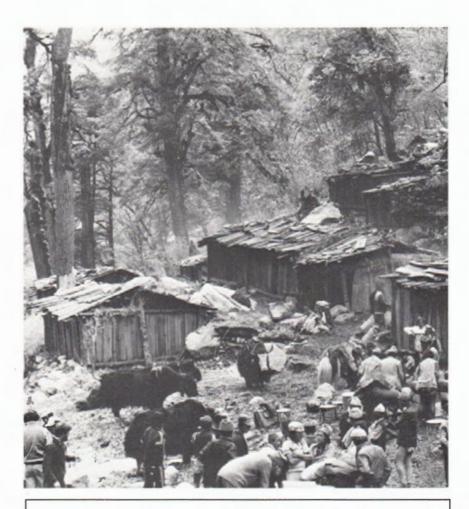
En écrivant ces mots lors de la marche d'approche, j'étais loin de me douter que nous avions le nez sur la piste de la patate de Yangma. Elle va nous accompagner pendant un mois et demi, amie fidèle, à Yangma, à Syao, au camp de base, et nous la retrouverons, succulente, tous les jours dans notre assiette.

Chini est le premier volet de la trilogie. Le rôle joué par ces «mayens» dans la vie économique de Yangma est considérable. Plantée en pleine forêt dans un décor d'une sauvagerie extrême, à deux jours de marche du village, la dizaine de cabanes en planches abrite les échanges entre les gens du bas de la vallée et ceux de Yangma. Le riz et le maïs contre les pommes de terre. A l'occasion de notre retour. nous avons pu assister à ce troc. Les pommes de terre récoltées à Yangma et à Svao sont stockées dans de profonds trous creusés dans le sol, à l'intérieur ou à l'extérieur des maisons. Elles y sont protégées du gel.

Chini doit également abriter les hommes qui viennent en hiver bûcheronner le bois qui sera, ensuite, acheminé à dos de yack au Tibet pour y être vendu ou échangé.

Syao, composé de 4 ou 5 maisons en pierre, est construit à 4700 m sur les derniers replats herbeux, en avant de l'Ohmi Glacier.

Les maisons abritent les familles qui font paître les troupeaux de yacks en altitude pendant l'été. Des lopins de terre défrichés et



La pomme de terre de Yangma est déjà citée très tôt dans les récits des explorateurs. Elle aurait été amenée à cette extrémité du monde au 16° siècle depuis Darjeeling.

Une autre source cite la provenance du jardin d'un riche Anglais à Kathmandu!...

épierrés sont ensemencés d'orge et de pommes de terre. Un siècle plus tôt, une lamaserie-forteresse puissante contrôlait les passages au Tibet par le Chaw-La. Le col (5924 m) fréquenté il y a encore 7 ans lorsque la frontière entre la Chine et le Népal était fermée, a été abandonné au profit du PabukLa, dont l'accès est plus aisé. De cette bâtisse en pierre et en terre, aux murs très épais, il ne reste que des ruines.

La patate de Yangma, produite à l'altitude du Mont-Blanc sera consommée 3000 m plus bas. Ce n'est pas un des seuls paradoxes de ce pays étonnant.

# Tant qu'on a la ...

La file d'attente s'étire sur plusieurs dizaines de mètres. Jean-Daniel, le médecin d'expédition officie, flanqué d'un «infirmier» et d'un traducteur. C'est la «consult» de cinq heures. Beaucoup de curieux: le traducteur les éloigne de quelques phrases bien senties et d'un revers de main. Mais le cercle se reforme sans cesse et devient toujours plus pressant!... La toux, encore et toujours la toux. Les maux d'estomac et des intestins, encore et toujours. La vermine... démangeaisons... infections. Laissons Jean-Daniel à la réflexion amère qu'il ferait mieux de distribuer du savon plutôt que des pommades...

Aucun médecin aux pieds nus.

Le premier hôpital est à Dhankuta, 200 km plus au Sud... Le Lama détient le secret des plantes et intervient lorsque c'est nécessaire. On applique la médecine tibétaine en la complétant avec quelques médicaments chinois venus par le Tibet.

Aux dires de Dawa Lama, les naissances posent relativement peu de problèmes et la mortalité en couches est faible. Ça passe ou ça casse...

# Où l'on constate que tout va par trois à Yangma...

Comme toutes les populations bothya ou sherpa, les gens de Yangma doivent s'activer dans trois secteurs pour subsister: l'agriculture, l'élevage et le commerce.

### Agriculture:

Foin des nitrates et des phosphates... les rares champs sont fumés par les troupeaux (le fil de fer barbelé et la clôture autre que celle en pierres sèches sont inconnus ou. plutôt, introuvables). Comme dans toute économie de montagne, chaque recoin est ensemencé. Il n'est pas rare de trouver des lopins de 4 m de longueur sur 1 m de largeur. Hommes, femmes et enfants vont aux champs. Comme je l'ai déjà dit plus haut, la terre noire, constellée de paillettes de mica, d'une incroyable légèreté produit de l'orge, de la pomme de terre et quelques légumes: radis, navets et betteraves. On sème l'orge à la miavril pour la récolter en septembre.

### Elevage:

C'est la principale richesse de la population de Yangma: 1100 «dii», c'est-à-dire femelles de yack et «veaux» et 300 yacks utilisés bien sûr pour le portage. Les familles aisées possèdent une centaine de bêtes, les pauvres une dizaine tout au plus. Le yack est vraiment la base de l'économie de ces régions himalayennes. Il fournit le cuir, le lait, la laine, le beurre, le fromage, la viande.

Malgré la religion bouddhique qui leur interdit de tuer, les Bothya de Yangma passent des accommodements avec le Ciel. Nécessité fait loi ou «il y a la théorie et la pratique» Dawa-Lama dixit!

#### Commerce:

Le négoce va bon train au camp... Les matelas mousse, les duvets ont la cote. Les montres, c'est plus difficile. Surtout les plastiques, les digitales, puisqu'on ne sait pas lire les chiffres arabes... Sans cesse, hommes et femmes amènent de nouveaux objets, des «rossignols» souvent, de belles pièces (ou qui nous paraissent telles) parfois. C'est la foire à la brocante!..

Dans notre naïveté extrême, nous nous imaginions que dans un coin aussi reculé, avec des autochtones ne connaissant pas la valeur des choses, nous allions faire des affaires d'or et amasser des trésors en les échangeant contre notre camelote manufacturée à l'occidentale.

Ah naïfs présomptueux!..

Nous avons appris à nos dépens que les gens de Yangma sont de redoutables commerçants rompus à toutes les formes d'échanges.

# Où l'on finit toujours par parler d'impôts...

Pour la petite communauté de Bothva de Yangma, les problèmes économiques sont importants. Les besoins de ce village perdu aux confins des frontières du Royaume ne sont pas écoutés par les autorités du district. Les voies de communication pour les yacks sont très mauvaises, les sentiers étant sans cesse détruits par l'érosion, les éboulements. La scolarisation des enfants est précaire. Il n'y a pas de matériel, (cahiers, livres, crayons), l'école est en ruine, n'a pas de mobilier... Les impôts sont lourds... Enfin, le trekking est interdit dans la région et cela prive les autochtones d'un certain revenu (une comparaison avec les villages du Khumbu est vite faite).

L'impôt est comme un mérule. Il pénètre partout, force tout, même la barrière de l'Himalaya. Les percepteurs du roi Birendra encaissent ½ roupie par yack, (1 roupie = 15 cts), 12½ roupies pour la propriété immobilière (maison et terrain attenant). Chaque nouvelle construction est frappée d'une taxe. En sont exonérés les bâtiments publics (école par exemple) ou religieux.

Il existe un cadastre à Yangma. Les limites des propriétés sont bien définies. On ne peut défricher de nouvelles terres sans les louer ou les acheter car, si elles n'appartiennent pas à des tiers, elles sont propriété de l'Etat. Le terrain agricole est cher: 1 coude carré (env. 40 cm de côté) pour 50 à 100 roupies.

Les autorités villageoises: Le législatif est constitué par l'assemblée de tous les hommes. Une sorte de Landsgemeinde. L'exécutif est composé de 4 chefs choisis parmi l'assemblée pour leurs capacités, leur autorité, leur savoir, leur expérience. Ils s'occupent de tous les problèmes, font régner la justice, l'ordre; ils règlent les conflits.

Dawa Lama s'est plaint amèrement que le gouvernement perçoive un impôt pour les routes alors qu'aucune artère digne de ce nom n'atteindra une fois Yangma.

J'ai bien essayé de lui rétorquer que je payais en Suisse un impôt pour l'épuration des eaux alors que jamais ma maison ne sera reliée à une STEP. Il n'a pas compris...



En haut à gauche: Boucle de ceinture. Ornement de femme. En haut à droite: Corne sculptée, objet rituel protégeant la maison.

En bas à gauche: Pierre sculptée tirée d'un «mani».

En bas à droite: Cruche en terre cuite.

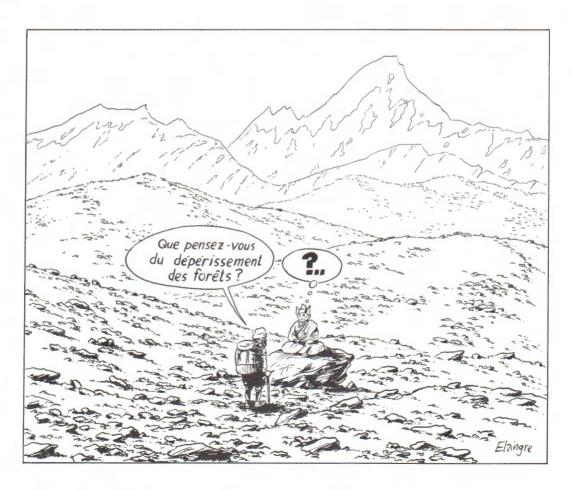
### Sachez encore...

Le climat: L'été est court. La mousson arrive au mois de mai en général. Elle dure 4 mois environ, jusqu'en août. Il pleut quelques heures par jour, le soir d'ordinaire. En septembre, la première neige fait son apparition. Mais les grosses chutes ont lieu surtout en novembre, décembre et janvier, La couche n'est pas très importante à cette altitude, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Elle atteint 60 cm à 1 mètre. Si l'hiver est rigoureux et la couche de neige plus épaisse, la survie de la population devient problématique. Il y a 7 ans, Yangma a frisé la catastrophe, beaucoup de yacks sont morts de faim, la réserve de fourrage étant très faible.

Les hommes de Yangma sont de grands voyageurs. Ils relient le Tibet à Darjeeling en Inde en transportant du riz, du sel, des épices, des allumettes, des objets manufacturés.

En été, leur route passe par Ghunsa, en hiver par Taplejung. Cela représente 300 km environ à chaque voyage et un nombre incalculable de mètres de dénivelée.

Comme dans le Valais de naguère, le nomadisme est pratiqué par de nombreuses familles Bothya. En été on monte dans les montagnes pour y faire paître les bêtes et commercer. On redescend dans la vallée durant les mois d'hiver. Il nous a été donné d'assister à la transhumance de trois familles. D'une maison visitée en montant entre Dobham et Yangma, il ne restait que les fondations au retour. Nous avons croisé hommes, femmes, enfants, veaux, vaches, chèvres, couvées, provisions, trousseau, batteries de cuisine, etc., etc. qui montaient en direction de la frontière tibétaine.



# Alimentation des grimpeurs

#### Nourriture haute altitude

Achat en Suisse.



### Nourriture marche d'approche et camp de base

Achat par notre cuisinier à Kathmandu et rarement dans les villages.

L'essentiel des menus est composé de:

- riz, céréales (chapatis, porridge, bircher), pommes de terre, nouilles, cassoulets;
- œufs (pan-cakes, omelettes);
- soupes;
- poulet, yack, viande en boîte;
- biscuits, confiture;
- thé, café, lait en poudre, jus de fruits en poudre.

#### Nourriture de divertissement

Très importante contre la lassitude alimentaire et le mal du pays.

- vin et alcools forts;
- pâtés de viande délicats;
- purée de marrons, crèmes dessert, biscuits.

## Médecine

Printemos 1985, voilà déià plus de 60 ans que diverses expéditions côtoient, dans ses confins et ses hauteurs, le massif himalayen. Ce sont autant d'années qui ont permis l'installation progressive d'un «dialoque» entre la médecine et la montagne. Les connaissances s'accumulent et s'organisent en messages: le désir de transmettre. d'échanger, se manifeste de plus en plus. Ce désir a été partiellement réalisé lors d'un congrès international de médecine de montagne organisé par l'UIAA, au mois de mars 1984, et qui a réuni à Chamonix les représentants les plus chevronnés et les plus attentifs des deux milieux. Une littérature diversifiée tente de rassembler les nombreuses observations et continue de s'étoffer. Des «banques» de références et d'exposés computérisés sont mobilisables à Londres (Charly Clarke) ou en France (la ARPE prof. J.-P. Richalet). Plus près de nous, la collaboration enrichissante et précieuse de Gilbert Villard, médecin de la première expérience himalayenne du Club alpin neuchâtelois au Sisne en 1980, qui témoigne d'un esprit ouvert et toujours passionné à la cause de ces extraordinaires dimensions.

Le contexte si particulier d'une expédition, avec sa longue caravane, se devant d'être autonome au courant de la marche d'approche, sa petite communauté du camp de base complètement isolée du monde et la progression des équipes en haute altitude; tout ce contexte constitue, lors de la préparation du matériel médical, un grand effort d'imagination. Com-



ment tout prévoir afin de pouvoir raisonnablement parer aux défectuosités physiques et psychiques que peut présenter l'être humain dans ces futures conditions? Souci de réalisme marbré d'imaginaire, répondre aux impératifs, soit: demeurer peu coûteux et ne

rien peser; léger, léger, léger! le plus léger possible sauf dans la conception, il s'entend!

Ces problèmes passionnants me permettent de rêver réveillé! Je rencontre des amis, médecins, montagnards; je découvre des ouvrages: «Monter plus haut» de Charles Houston; «Médecine de l'alpinisme» de J.-P. Richalet et, finalement, je conclus en trois caisses qui tiendront lieu de pharmacie (80 kg) sans compter trois bouteilles d'oxygène de 800 litres chacune prévues uniquement à but thérapeutique... eh oui, léger, léger!

En fait, le centre de mes préoccupations et de mon intérêt demeure l'homme, dans son entité physique et psychique. C'est lui qui va se transporter dans de nouvelles dimensions et c'est lui que i'ai désiré rencontrer, connaître. Au travers du passé médical de chacun et un examen de l'état de santé actuel, il m'a été possible d'établir une relation personnalisée qui m'a permis d'anticiper préventivement les divers points faibles et de poursuivre ce dialogue au fil de l'expédition. L'aspect relationnel des membres de l'équipe revêt un intérêt fantastique, mais bien loin de moi la prétention et

l'ambition d'ébaucher une quelconque considération comportementale. L'environnement, si fort et si harmonieux, nous laissera à loisir choisir le degré de la rencontre. Il a presque toujours été possible de se rassembler en petits groupes ou de s'éloigner au gré de sa liberté, cette dernière appréciant les distances autorisées au bon fonctionnement de l'ensemble.

De gros problèmes on n'en connaîtra heureusement point. La progression en altitude a satisfait un régime dit «en dents de scie»: les alpinistes évoluent dans les camps d'altitude 5 - 7 jours puis redescendent au camp de base 2 à 3 jours afin de récupérer des efforts fournis. Cette manière propre à une expédition lourde installant des camps d'altitude fixes, permet d'éviter, dans une large mesure, de graves complications, tels l'œdème cérébral ou l'œdème pulmonaire.

Seul incident notable; trois jours avant de quitter le camp de base, Nicolas glisse, retombe lourdement entre deux blocs de rocher, s'écrase l'avant-pied et s'occasionne une fracture-luxation des IIIe, IVe et Ve métatarsiens. Avec un courage désormais légendaire et un bricolage improvisé, fixant une talonnette de bois par des fils de fer sous une savate de gymnastique, il s'engage dans les 180 km de la marche de retour.

Tout au long de cette grandiose balade, à l'aller comme au retour, François (dentiste) et moi-même sommes très sollicités par la population locale. Le stock de médicaments demeure cependant encore important à notre retour à Hile. Il m'a heureusement été possible de remettre le tout dans le petit hôpital de Dhankuta (village situé à quelque 20 km en aval de Hile), hôpital misérablement équipé!

## Les finances



